

Oui, vous chérissez tous le rivage lointain
 D'où voulut vous bannir l'insondable destin,
 Et, des chers souvenirs d'antan l'âme bercée,
 Souvent vous contemplez des yeux de la pensée,
 Dans un rayonnement féerique et triomphant,
 Le vieux foyer témoin de vos ébats d'enfant,
 Le sentier qu'en courant, pris d'une gaieté folle.
 Vous suiviez tous les jours, au sortir de l'école,

Le bosquet verdoyant, plein de confuses voix,
 Où vous avez aimé pour la première fois,
 Et la tant vieille église, aux murs voilés de lierre
 Où vous alliez prier auprès de votre mère,
 Dont les yeux, ô douleur ! pour toujours se sont clos.
 Devant vous apparaît parfois le sombre enclos
 Qui vous vit, l'œil en pleurs, penchés sur une tombe,
 Et quand vient le printemps, le vent du soir qui tombe
 Semble vous apporter par moment les parfums
 Des fleurs dont vous orniez le tertre des défunts
 Qu'a gardés dans son sein le sol de la patrie.

Oui, vous aimez toujours avec idolâtrie
 Le vieux terroir fécond où dorment vos aïeux ;
 De votre sang français vous êtes orgueilleux,
 Vous êtes orgueilleux de la tâche héroïque
 Que vous voit accomplir la grande République,
 Et vous vous montrez tous les dignes rejetons
 Des courageux Normands et des hardis Bretons
 Qui surent, hache au poing et mousquet à l'épaule,
 Créer au nouveau monde une nouvelle Gaule.

Le front dans les rayons de l'astre du Progrès,
 Qui fait étinceler cités, hameaux, guérets,
 Donnant à l'étranger les plus nobles exemples,
 Partout vous élevez à Jéhovah des temples ;
 Vous fondez, attentifs à la voix du devoir,
 Des foyers où l'enfance à flots boit le savoir,
 Vous étendez sans fin une chaîne typique,
 Qui tôt ou tard devra, ceinturant l'Amérique,
 Y joindre d'un lien marqué de votre sceau
 Tous les groupes français en un vaste faisceau.